

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 39, Number 2, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103721ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103721ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

HEC Montréal

### ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Parizeau, G. (1971). Pages de journal. *Assurances*, 39(2), 142-153.  
<https://doi.org/10.7202/1103721ar>

# Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

VIII

10 mars

142

Mercredi dernier, il y a eu un concert bien intéressant à la Place des Arts. Dirigé par un chef espagnol, l'O.C.M. nous a donné la *Vita Breve* de de Falla, avec des chœurs dirigés par Laurencelle, des solistes, un chanteur de flamenco et une danseuse ravissante, vêtue d'une de ces robes rouge vif dont les Espagnoles ont le secret.

C'est elle qui a eu le succès de la soirée. Il faut dire qu'elle le méritait par la grâce de ses mouvements et la joliesse de ses formes. À un moment, le chef d'orchestre en a paru agacé. Il avait sans doute raison, car le jeu des musiciens et la qualité des solistes méritaient mieux que des applaudissements polis. Une d'elles, a chanté admirablement. Petite, taillée en pôt à tabac, elle a un étonnant registre, une admirable voix et un métier remarquable.

La saison à Montréal a connu quelques avatars dus à la grippe. Pierre Fournier, d'abord dont le concert a été remis deux fois, Krisp aux Concerts Symphoniques qu'a remplacé à la dernière minute Metha venu en hâte à la rescousse. Parmi les solistes espagnols, deux ont dû être doublés par des Canadiens sachant chanter, mais probablement sans la fougue qu'il aurait fallu.



J'ai retrouvé à la télévision hier la chère \*\*\* souriante, s'exprimant très bien, jugeant le monde et son père avec la certitude d'être dans le vrai. C'est une jolie femme de qui on attendrait des vers tendres ou fougueux, plus qu'un jugement sans arrêt sur les choses de la politique. Elle a été des États généraux. Elle en est sortie insatisfaite. Elle a fait le voyage de l'Ouest pour se rendre compte qu'il n'y avait rien à faire avec ces « gens là ». Elle reste fédéraliste, faute de mieux parce qu'elle craint la pente glissante de l'indépendance du Québec. \*\*\* aime les jeux de la politique; elle les joue brillamment jusqu'au jour où l'envers de la médaille la déçoit, parce qu'elle ne les avait pas imaginés aussi sordides. Elle a un grand besoin de franchise et de logique. C'est cela qui, de l'extérieur, rend son comportement aussi

inattendu. Faut-il demander à la politique de s'écouler méthodiquement, calmement, sainement comme un fleuve étal et serein ? Non, sans doute, car elle est un peu comme la formation des enfants. Elle a des règles sinueuses, inattendues et changeantes; elle a aussi ses compromis et ses compromissions, ses à-peu-près, ses volte-face. Faut-il lui tourner le dos ou s'en accommoder ? C'est affaire de tempérament, de souplesse d'échine, d'opportunisme, d'opportune distraction. Vous n'aimez pas les jeux de la politique, me dira-t-on ? Pas tellement, il est vrai. Je les crains un peu comme les gens pieux ont peur du péché. Ils savent qu'il existe. Ils le voient, ils cherchent à l'éviter, mais hélas ! ils y reviennent, parfois avec crainte, parfois aussi avec volupté, tant sont insondables les cœurs et les reins.

**19 mars 1970**

À Fort Lauderdale, en Floride. Nous sommes dans un motel « de luxe et fréquenté surtout par des Juifs riches », nous a-t-on dit à Montréal. Les réputations se font bien curieusement. Nous avons vu quelques têtes d'israélites, mais pas pires ou meilleures que celles de chrétiens de même niveau.

L'endroit est plaisant; notre chambre donne de plain-pied sur la piscine. Je suis allé tout à l'heure plonger dans une eau limpide, bleue et chaude. Par manque d'entraînement, je me suis senti fatigué tout de suite. Je n'ai pas insisté, car je sais que les derniers jours à Montréal ont été durs. Quelle folie à mon âge d'examiner des dossiers et de dicter certains jours dès six heures et demie du matin. Je fais ainsi des journées de 12 à 13 heures. Quand parviendrai-je à ralentir et à agir un peu plus raisonnablement, G.B.P. *dixit* ? On dirait qu'à partir d'un certain âge, rien ne compte que le travail, beaucoup d'autres choses qui donnent de l'agrément à la vie nous étant défendues ou nous intéressant moins.

Tout à l'heure, je suis allé faire une longue promenade qui m'a conduit dans un quartier beaucoup plus agréable que celui où nous habitons. Il y a, entre autres grands immeubles, un groupe de trois isolés et réunis par des pelouses, des arbres, des plantes, des fleurs délicates aux pistils brandis comme une lance. Ce sont, je pense, des ibiscus. Il y a aussi des feuilles aux teintes d'ocre et d'or. Est-ce au moment où elles sont complètes ou sur le point de tomber que, de vertes, elles se transforment en des couleurs vives et charmantes: image de l'automne chez nous ?

Avant de déjeuner, marche sur la plage pieds nus, avec nos amis les B. qui, comme nous, passent quelques jours au soleil. Sur le sable fin, nous avons vu deux « men o'war »<sup>1</sup>, poissons au corps globuleux que la vague avait jetés sur le sable et qui achevaient de mourir. À côté, il y avait leur bien curieuse queue aux anneaux reliés les uns aux autres comme une chaîne. C'est elle qui s'enroule autour du cou ou du membre du nageur. Vénéneuse, son seul contact cause un malaise passager mais bien désagréable, paraît-il. Quand il y en a dans la mer, un avis est donné aux baigneurs pour les mettre en garde. Le poisson est bien joli pourtant, avec son corps arrondi bleu et rose et ses anneaux bleu foncé. Il vaut mieux l'éviter, comme certaines femmes qui portent en elles des germes d'une maladie que chaque peuple prête à l'autre, en se défendant bien d'être à son origine.



Tout à l'heure, en ouvrant *Recherches Sociographiques*, j'ai vu le mot *chefferie* qui me déplait beaucoup. C'est une jeune femme qui l'emploie. Est-elle blonde ou brune, a-t-elle le nez pointu ou retroussé; est-elle maigrichonne, maigrelette, dodue ou simplement grassouillette tels ces angelots joufflus du XVIIIe siècle? Je ne sais, mais le mot m'agace. Je sais qu'on l'a entendu souvent au cours des campagnes qu'on nous a fait subir à plusieurs reprises depuis quelques mois pour l'élection d'un chef de parti. D'où vient *chefferie*? C'est sans doute un néologisme qu'un jour quelqu'un a prononcé sans y penser et que tout le monde a employé après lui comme une trouvaille, comme un mot nouveau pour qualifier un poste ancien. « Se présenter à la chefferie du parti » comme on dit, c'est simplement poser sa candidature à la direction du parti. On en devient le chef ou on en est le chef.

Il est lamentable de voir comme ainsi, on crée des mots pour désigner une chose, une fonction pour lesquelles il existe déjà des termes français. C'est un processus normal de la langue, dira-t-on. Assurément, mais pour que le mot nouveau soit valable, il faut qu'il soit ni lourd, ni laid, ni inutile.

Il y a aussi les mots à qui on donne un sens qu'ils n'ont pas. Ainsi, à Montréal, sous l'influence des anglophones, on appelle *place* des immeubles comme *Place Ville-Marie*, *Place des Arts*, *Place Bonaventure*. Une place ou un square (dont on a fait carré), c'est un petit parc situé dans une ville, autour duquel s'élèvent des immeubles. La langue évolue

<sup>1</sup> Ce sont des méduses d'un type particulier, me dit Claude Mélançon.

bien ou mal. Bientôt si nous n'y veillons pas, *place* ne voudra plus rien dire. On accolera le mot au nom de l'immeuble pour le désigner et non pour indiquer l'endroit où il se trouve.



Ce matin, j'ai dû emprunter le stylo de G.B.P., le mien étant momentanément ou définitivement égaré. Comme cela m'arrive fréquemment, je n'emploie que des stylos à bille, aussi peu coûteux que possible. C'est ainsi qu'un jour à Munich, je me suis senti assez embarrassé. J'étais invité à déjeuner dans la grande salle à manger de la *Munich Re*. Le décor y est magnifique : plafond voûté, lambris de bois précieux, table longue, couverte de vaisselle et d'argenterie somptueuses. Et derrière chaque deux fauteuils, un larbin qui remplit les verres au fur et à mesure qu'ils se vident. Au dessert, le président suggéra de signer le menu. Tous sortirent des stylos d'or et, moi, mon stylo à bille qui se vend vingt-cinq cents au détail, je crois. Je n'étais pas très heureux, je l'admets. Je pris le parti de rire et j'expliquai, que, comme j'ai égaré un bon nombre de stylos de prix, j'ai décidé de n'utiliser que les moins chers maintenant.

145

C'est au cours de ce déjeuner que H.L. a parlé de son séjour dans un camp de prisonniers près de Munich. Avec la même simplicité, les autres lui ont posé des questions. Henri expliqua qu'évadé, il put se rendre jusqu'à la frontière suisse. Il y fut accueilli par un vieil ami de sa famille qui lui apporta de quoi se restaurer et une bouteille de bon vin qu'il dégusta avec joie, lui qui en avait été privé depuis tant d'années. Puis, il le fit passer en France.

J'avoue que j'étais un peu surpris de cet échange de propos entre gens qui ont souffert les uns des autres, mais qui veulent l'oublier. H. m'avait dit déjà: « Nous avons trop lutté, trop détruit de choses, trop massacré de gens depuis un siècle et demi. Il est temps de nous entendre et de cesser de nous battre. »



Lu dans le *Miami Herald* qu'un jury vient d'accorder \$2 500 000. en dommages-intérêts à un jeune homme rendu impotent au cours d'un accident d'automobile. On reste ébahi devant une pareille irresponsabilité des jurés: ces douze êtres humains qui sont censés représenter l'homme moyen. Ils n'hésitent pas à accorder une pareille somme à un adolescent, avant même qu'il ait pu démontrer ce que sera sa vie. Pour eux, rien ne compte moins que l'argent des autres. Il est vrai que l'avocat

va probablement toucher la moitié du montant: ce qui est odieux et ce qui pousse le jury à augmenter l'indemnité hors de toute proportion avec le dommage subi. Heureusement, au Canada, on n'accepte pas cette division du quantum entre accidentés et avocats. Les nôtres ont leur tarif, qui n'est pas faible, mais il n'y a pas cet intolérable abus qui est considéré comme anti-professionnel. Je fais tout, dit l'avocat américain, à son client, j'avance les frais, et je ne vous demande rien. Si je n'obtiens rien, je fais face à la dépense. Si vous gagnez, je garde la moitié de ce que je perçois pour vous. C'est à la fois une source d'abus et un acte que nous, Canadiens, jugeons inacceptable au niveau d'une opération qui doit garder une dignité inséparable de la fonction remplie.



Avant de quitter Montréal, nous avons entendu à « Format 30 » l'interview d'un juge, d'un avocat et d'un sociologue au sujet du rapport de la Commission Prévost sur l'administration de la justice dans la province de Québec. Le sociologue était l'auteur du questionnaire distribué parmi des gens de toutes les classes pour savoir quelle était l'opinion du public sur la justice et ses stipendiés: juges, avocats et police. L'opinion était nettement défavorable: les premiers étant des *vendus* et les seconds abusant d'un régime privilégié. Assez maladroitement, le sociologue essayait d'expliquer que les conclusions du sondage ne correspondaient pas nécessairement aux faits, mais qu'elles représentaient l'idée que, dans le public, on s'en faisait, qu'il fallait la connaître pour pouvoir la rectifier, etc. Le juge et l'avocat lui tombèrent dessus sans ménagement, en disant qu'on faussait les faits avec des questionnaires orientés vers la réponse, qu'ils dictaient en quelque sorte.

Il est aussi mauvais de dire que la justice est un fruit gâté, pourri même, que de nier qu'elle a bien mauvaise presse. Devant les procédures complexes, les habiletés, les finasseries de certains avocats et les arrêts de certains juges, devant les lenteurs et la quasi-impuissance des tribunaux dans certains cas, il n'est pas étonnant que le public réagisse aussi mal. La justice comme certaines autres institutions devrait pouvoir corriger certaines de ses faiblesses, se réformer, s'adapter aux besoins de notre société. Qu'il faille deux ans pour obtenir un jugement en première instance, trois ou quatre ans en appel et six ou sept ans en tout pour avoir l'arrêt final de la Cour Suprême, c'est tout simplement lamentable! Tant qu'on ne fera rien ou presque rien pour améliorer cet état de chose, tant qu'on n'essaiera pas d'expliquer au public ce qui est

explicable, on s'exposera à des critiques aussi stupides que celles que le sondage de la Commission Prévost a révélées. Si le sociologue a peut-être donné trop d'importance à ce qui en a peu en vérité, si son questionnaire était pipé au départ, il ne reste pas moins que l'opinion existe et qu'elle est trop nettement défavorable. Ce qui est mauvais dans une société prête à toutes les réactions catégoriques, violentes, farfelues et, même parfois, assez folles.

**22 mars 1970**

Je suis allé marcher à nouveau sur la plage, pieds nus, avant d'aller déjeuner avec G.B.P. Il fait un temps splendide, avec un vent assez vif qui projette sur la plage, la vague surmontée de moutons blancs. Quel plaisir que se promener ainsi sur un sable fin que l'eau durcit au point que le pied laisse une trace superficielle bientôt effacée par la vague suivante. Sur la plage donnent de grands immeubles qui viennent à peine d'être construits. Il y a à Fort Lauderdale un étonnant essor. On se demande qui remplira tout cela ? Déjà cette année, il y a eu une diminution des affaires assez importante, vingt pour cent dit-on. Elle correspond à la valse hésitation de la Bourse, tant la fermeté ou la faiblesse des cours convainquent les gens de dépenser plus ou moins pour ce qui est du luxe. Ici tout est cher, tout est superflu. Nous sommes allés dîner hier soir à Bahia-Mar chez *Patricia Murphy*, qui est un restaurant excellent. Tout à côté se trouve la *Marina*: petit port intérieur où sont à quai les plus beaux bateaux de plaisance que l'on puisse imaginer.

147

Le repas d'hier soir était fort agréable, en la compagnie de nos amis les B., avec lesquels nous nous entendons bien. Le dîner était bon, les bonniches bien moulées dans des uniformes seyants, le décor soigné. La salle à manger donne sur un jardin tropical qui longe le grand canal: voie de circulation qu'empruntent les yachts pour aller vers l'océan ou vers l'intérieur. De grandes gaules indiquent le but de l'expédition. On va au large pêcher le gros poisson qu'au retour, on montrera avec une feinte modestie.

Fort Lauderdale est traversé par des canaux multiples, dont l'axe principale est parallèle à la mer. On a ainsi deux habitats bien différents: l'un est charmant, peuplé de maisons coloniales, basses aux toits longs, et l'autre, d'immeubles très hauts, comme ces Coral Ridge Apartments: clubs auxquels on appartient par l'achat ou la location d'un appartement. Chaque matin, je vais m'y réfugier, tant est plaisante l'atmosphère

qu'on y a créée. L'autre habitat est moins sympathique, mais il a la mer en lot, ce qui ne serait pas un mince avantage si la plage n'était souvent peuplée, à cette époque, de vieilles gens ventrus, ventripotents ou décharnés. Ce n'est que de temps à autre qu'une croupe et une poitrine ferme (ou qui le semble), un ventre lisse et un nombril provocant réconcilient avec l'espèce humaine.

148

Ailleurs, entre la mer et les canaux, il y a la plus invraisemblable collection de bâtiments laids, de cabanes de construction sans charme et hétéroclites que l'on puisse imaginer. Ici et là, cependant, il y a de bien jolies boutiques qui vont de la galerie d'art à l'épicerie, du *drug store* (bazar occidental) au marchand de perruques, du restaurant à la galerie de brocanteur, où l'on vend de tout à partir de la nuit tombée : des figurines de Dresde aux services de vaisselle que l'on fait vibrer d'une chiquenaude comme un cristal de roche. Le crieur et ses aides sont Syriens ou Libanais. Pratiquant la fantaisie vestimentaire, ils sont vêtus d'un veston vert pomme, bleu ciel, rouge vif ou crème. Le crieur principal est jeune. Il a toutes les audaces. Il demande \$700. pour des gobelets splendides. On lui en offre d'abord \$50. Pour un jeu d'échecs aux pions sculptés dans des défenses d'éléphant, nous annonce-t-il, il obtient \$300 alors qu'il l'avait estimé à \$2 000. Il ne tique pas, mais reprend de plus belle quand ses aides font circuler les objets sans beaucoup de succès devant les chalands peu disposés à monter, en cette soirée de printemps dont l'air est moite.

J'en ai bientôt assez et je cherche dans les environs un endroit où je puisse boire un verre de coca-cola. Il n'y en a plus, m'explique le gardien du motel où je me rends. À l'aide d'une pièce de nickel, j'obtiens d'un appareil automatique une boîte de *root beer*. Après un moment d'hésitation — réflexe du civilisé — je porte la boîte à ma bouche après l'avoir perforée, comme m'y invite ce brave homme venu de Pembroke, il y a 7 ans, prêt à tous les métiers. De barbier, il est devenu gérant de motel ; ce qui est, en somme, monter d'un degré dans l'échelle sociale. Il cesse ainsi d'être debout toute la journée puisqu'il peut attendre le chaland assis, comme il l'est ce soir, en me parlant du Canada, ce pays où il fait froid et où on ne vit guère que l'été.



Devant la piscine, je me suis rappelé un film que ma femme et moi avons vu l'année dernière à Monte-Carlo : *La Piscina*. La piscine d'une

grande et belle maison de la Côte d'Azur en était le centre et l'intérêt. Tout tournait autour d'elle, surtout la scène finale où un homme jeune et dur noie sous nos yeux un autre homme moins jeune, après l'avoir soûlé. D'un pied ferme, il lui maintient la tête sous l'eau jusqu'à son dernier souffle. La fin du film est terrible. La femme — sa maîtresse — sait qu'il a noyé l'autre. Elle ne le vend pas au commissaire indulgent et galant homme qui pose tout juste assez de questions pour ne rien apprendre qui les incrimine. Tous deux — l'homme qui a tué et la femme qui le sait — continuent de vivre ensemble sans que le remords les sépare. C'est d'une effroyable amoralité. On sort de là inquiet, troublé en se demandant qui a raison ou tort: eux ou nous.



C'est à la *Marina* de Bahia-Mar que se trouvait le bateau de G.L. recherché par la police et dont Tel-Star en orbite et l'écran de la télévision ont permis de trouver la trace. On se demande comment un homme dont la tête est mise à prix peut s'isoler ainsi dans un endroit où il semble qu'on aurait pu facilement le trouver si on s'en était donné la peine. Mais voulait-on vraiment lui mettre la main dessus? Ce bandit notoire doit être bien intelligent pour être parvenu à s'échapper de prison, à traverser la frontière et à se perdre dans la foule à Fort Lauderdale au milieu d'une flottille de bateaux où l'incognito était peut-être plus facile qu'ailleurs. Ce ne sont pas les hommes qui l'ont trouvé mais, encore une fois, la machine qui, en ne cherchant rien, a indiqué ce que la police n'avait pu révéler.



Aujourd'hui, il fait frais, presque froid, avec un temps couvert. On a l'impression d'une trahison. La Floride n'est-elle pas un pays chaud? J'en ai profité pour aller voir de plus près ces grands immeubles qui se succèdent les uns à côté des autres, le long de la plage. Ils ont quatorze ou quinze étages. Certains ne sont pas encore terminés. Dans l'ensemble, ils ont assez d'allure. Comment louera-t-on tout cela, me dit notre amie R.B. qui, ce matin, est installée sous la tente. Je suis allé causer avec elle, après cette longue marche qui m'a ramené par la plage vers notre hôtel, souliers à la main. J'avais un grand besoin d'exercice, après une nuit agitée, l'estomac un peu troublé par une *exciting italian cuisine* qui laisse rêveur celui qui a connu mieux.

De retour à la chambre, j'écris à nouveau avec, derrière moi, la chambrière qui fait les lits, dans un grand brassement d'air qui s'ajoute

à l'air forcé s'échappant de la bouche de climatisation. Que je déteste cette ventilation artificielle, à laquelle je suis allergique, comme d'autres le sont au pollen, au poil de certains animaux ou à certaines laines.

**25 mars 1970**

150

Visité hier les *Everglades*, cette région traversée par des canaux, une infinité de canaux qui permettent de pénétrer vers l'intérieur. Sur une longue distance, ils ont été creusés. La forêt — la jungle, comme on dit ici — a été abattue, le sol surélevé, les bas-fonds rejetés. Tout le long de ce qu'on nous a fait voir, on a construit des maisons à un ou deux étages, on a planté des palmiers et quelques arbres du nord. On a élevé des murs pour éviter l'érosion et on y entretient un gazon magnifique. Devant presque chaque propriété, il y a un bateau à quai, maintenu hors du mur par de grandes baguettes d'acier et un câble qui empêche l'embarcation de s'abîmer. Beaucoup sont suspendus au-dessus de l'eau par des palans, afin d'éviter que la peinture ne soit trop atteinte par l'eau salée. Les bateaux vont de la petite embarcation mue par un hors-bord aux yachts somptueux. Je ne veux pas risquer de chiffre, tant les énumérations me déplaisent. Dans l'ensemble, on a l'impression d'une extraordinaire richesse, d'un luxe qui doit être bien agréable pour ceux qui en bénéficient ou qui en vivent. Au cours de notre périple, nous avons vu trois chantiers de yachts dont un de *Chris-Craft*, presque aussi grand qu'un chantier maritime. On sent que, pour la région, c'est une des industries importantes, étant donné la taille des bateaux et leur coût.

En revenant, on nous a montré le port et, à l'extrémité, le *Queen Elizabeth*. Après avoir été l'orgueil de la flotte britannique, il a démerité en devenant un lieu de tourisme. On le visite moyennant un prix d'entrée et on y déjeune, nous dit-on, avant qu'on en fasse une hôtellerie flottante. Quelle goût bizarre peuvent avoir ces touristes américains ! On me paierait assez cher pour vivre dans un bateau à quai, même s'il avait eu son heure de gloire. Évidemment, à mon retour, je ne pourrais dire négligemment : « J'ai vu le *Queen Elizabeth* et j'y ai même habité. »

En Floride, tout est pour le tourisme et tout vit par lui. Le long de la plage, les maisons succèdent aux maisons et les grands immeubles aux plus grands immeubles. Certains — mais peu — sont des hôtels, la plupart étant des maisons de rapport dont les appartements sont loués ou vendus. On les qualifie alors de *condominium*, nom qui fait bien. On

les considère comme des clubs auxquels ont seuls accès les occupants et leurs invités. Ceux qui sont construits sur la plage évitent que les petites gens y aient accès en empêchant que la rue aille jusque là. Ainsi, ils ont des plages privées dont on éloigne les non-résidents. Cela me rappelle ces petits squares charmants que l'on trouve à Londres et d'où les passants sont exclus. Eric P. a son appartement en face de l'un d'eux. Seuls ceux qui ont la clef peuvent y entrer. Comme je disais naïvement à Eric : « Il me semble que cela est bien peu démocratique. » Il me répondit : « Gérard, si vous croyez que l'Angleterre est un pays démocratique, vous vous trompez lourdement. » Et c'est vrai. Si le parti travailliste a obtenu que bien des choses soient modifiées, que bien des barrières soient abattues, que bien des privilèges soient supprimés, que de très lourdes taxes soient imposées aux possédants, la haute bourgeoisie et l'aristocratie gardent une situation privilégiée. Ce qui empêche la révolution en Angleterre, c'est que souvent on enlève aux plus violents l'envie d'aller trop loin en leur accordant un titre qui va de *sir*, attaché à la personne qui le reçoit, à celui de lord, qui est héréditaire. C'est ainsi que Ramsay McDonald, chef ouvrier des années 20, est entré à la Chambre des Lords. Ce qui a permis à La Fouchardière de lui faire dire dans *l'Oeuvre*, à la suite d'un dîner chez le roi George V, d'où il revenait en grande tenue : « Messieurs, (on le faisait parler à ses électeurs) la révolution est en marche. Mon habit vous l'indique bien. »

Il semble que, de moins en moins, les chefs ouvriers se laissent ainsi acheter. Et cependant George Brown — vantard et coléreux, vient lui aussi d'entrer à la Chambre des Lords.



Ici, à Fort Lauderdale, la plus grande familiarité règne entre le personnel et les gens qui habitent l'hôtel. L'autre midi, comme il n'y avait plus de cuiller à dessert, par exemple, un des garçons a tout simplement apporté une cuiller à soupe en disant : « Ça ira comme ça ». Si le service des chambres est bien fait par des Noires, celui de la table est d'un sans-gêne, d'une rudesse même qui est bien déplaisante. On a l'air de nous dire : « Si vous n'êtes pas contents, vous pouvez toujours aller ailleurs ». Quelle différence il y a entre le sourire et l'amabilité du patron de la *Crêpe de France*, où nous sommes allés hier soir, et ces garçons ou filles de table qui ont l'air exaspérés de servir et font leur travail rapidement, tout en traitant le chaland à la fourche. Ils ne retrouvent le sourire qu'au moment du pourboire si celui-ci est suffisant.

Ma première réaction a été : *quels sauvages !*, en pensant au personnel européen, qui recherche le pourboire lui aussi, mais qui a une gentillesse naturelle ou acquise, bien agréable.



152

Je suis allé ce matin à Pompano Beach. Les pensions, les grands et les petits immeubles se suivent sans arrêt, coupés seulement par les centres commerciaux envahis par les autos. On peut s'y procurer tout à des prix variables, y compris des vins qui laissent songeurs, les journaux du Canada et les cartes de souhait. À côté, il y a le *funeral home* et, pas très loin, l'église. L'une abrite le mort au milieu d'un luxe qu'il a souvent peu connu de son vivant ; dans l'autre, on fait pleuvoir les bénédictions des vivants sur sa dépouille.



Avant-hier, *nos femmes* sont allées faire la tournée des magasins. Pour la mienne, ne rien acheter en voyage est un malheur familial qu'il faut éviter à tout prix. En attendant leur retour, J.B. et moi sommes allés nous réfugier dans un petit bar très agréable, donnant sur un canal que surplombe Sunrise Boulevard. Autour du bar, il y avait un certain nombre de buveurs-éponges qui font la fortune du patron. Lui assiste à tout cela en trempant ses lèvres dans un *long drink*, pour l'exemple.

On m'a servi un John Collins assez inattendu, à base de bourbon, cet alcool qui ressemble beaucoup, paraît-il, à notre rye. Je parle de tout cela sans connaissance bien étendue, mais avec une certaine assurance. Ainsi, un jour que, d'une voix forte, je commandais un *crown diamond*, devant des amis, on avait bien ri de moi. Ce que je voulais, c'était du *crown royal*, bien différent du *crown diamond*. Si celle-ci est une peinture non moins connue, si elle revêt le bois d'une couche protectrice, elle ne ferait qu'engluer le palais de l'assoiffé qui l'ingurgiterait en se fiant au seul nom.



**25 mars 1970**

Aujourd'hui, Jeudi Saint. J'irai tout à l'heure faire une visite à l'église paroissiale de Lauderdale. Dire qu'il y a un an, Germaine et moi étions à Rome et que le soir j'assistais à la visite des églises près de la Piazza quatre fontane, où entraient et sortaient des gens pieux, qui circulaient à la lumière scintillante des cierges. Quelle différence avec le milieu où nous sommes, cette année. Pour tous, comme pour nous,

rien ne compte que le bain, les longues stations au soleil dans un costume dont la décence s'accommode de nos jours, mais qui laisse bien peu à deviner. Quelle évolution a subi cette décence dont nos mères parlaient avec respect. Comme le sentiment religieux, elle s'est dépouillée de presque tout en ne gardant que ce que les règlements de police imposent encore sur la plage, même si, dans les films, la censure a supprimé toute restriction. Le succès des films érotiques indique combien les gens ne sont pas encore débarrassés de leurs complexes. *Valérie*, par exemple, n'aurait pas eu la faveur du public pendant six mois et davantage si D.O. n'avait un si joli corps et si elle ne s'était livrée si gracieusement et si ouvertement aux jeux du lit. Elle est à la recherche d'un Homme, nous disait récemment le journaliste venu l'interviewer. Bravo ! Lorsqu'elle l'aura trouvé, peut-être cessera-t-elle ces exercices physiques qui troublent les adolescents boutonneux et les vieillards cacochymes et, entre les deux, ces hommes plus ou moins jeunes ou vieux à qui la vie a accordé mesquinement les satisfactions érotiques que D.O. semble distribuer généreusement à tous venants.

Ce matin, dans l'autobus qui me ramenait de Pompano Beach, j'ai vu une jeune Noire vêtue d'un chandail blanc. Entre les deux seins, elle avait le mot *sex* écrit à l'encre rouge, comme s'il s'était agi de quelque équipe sportive dont elle eut été un membre actif. J'en ai été un peu suffoqué.

Mais sont-ce là des propos de Jeudi Saint ?

---